



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: Pfefferkorn, Maurice

Cim: Sous le signe du Pengo

Forrás: Candide

Paris

(Hely)

1927. f. d. f.

(Idő)

(Köt. v. füz.)

Osztályozás

Tárgy

910.2

Hely

Idő

"1927"

Személy

1. - « CANDIDE » EN EUROPE CENTRALE

Sous le signe du Pengo

Choses vues, Maurice PEFFERKORN

Pour qui fuit Vienne et ses émeutes, Budapest s'annonce de loin. Bien avant l'arrivée, le train franchit le Danube et procure le spectacle pittoresque et majestueux de cette double ville, de son fleuve et de ses ponts, de Buda, l'acropole, que couronne son imposant palais royal aux vertes coupes, de Pest qui s'enorgueillit de son Parlement immense aux prétentions moyenâgeuses. Puis la cité disparaît. Le train roule quelques kilomètres encore. Peu important alors les magasins, les dépôts, les voies de triage qui constituent l'habituel vestibule des gares ; on sait ce que réserve la ville dont on devient l'hôte ; on est depuis longtemps entré en sympathie avec elle ; on ne pense qu'à son Danube. L'ininterminable boulevard Rakoczi, où l'on s'engage à la sortie de la gare, et que l'on ne peut mieux comparer qu'à notre boulevard Sébastopol, ce n'est que l'avenue de ce fleuve splendide et historique que tentent de remonter si souvent les peuplades de l'Orient attirées par les richesses de l'Occident...

Budapest vit sous le signe du pengo. Le pengo est l'unité monétaire de la Hongrie. Hélas ! les devises des nations européennes sont devenues avant tout des devises financières. En même temps, ou à peu près, que les Habsbourg perdaient leur couronne, la monnaie hongroise perdait la sienne. Saluons le pengo qui a détrôné la couronne ! C'est le premier seigneur que l'on rencontre ici. Il

vaut quatre francs cinquante : cela suffit. Il est solide, arrogant, majestueux. Une fois de plus notre pauvre franc se trouve humilié. Le pair est pour lui une fable d'autrefois à laquelle il a renoncé. !

Un aimable compagnon me guide par la ville : il me parle de la vie chère. Perpétuel sujet de conversation des peuples modernes que hante le souci des budgets familiaux.

— On ne peut pas faire un repas convenable à moins de 20 ou 22 francs, dit-il. On ne peut pas se vêtir d'un complet honnête à moins de 12 ou de 1300 francs. On ne peut pas se loger dans un appartement moyen — trois pièces et une cuisine — à moins de 10 ou 15.000 francs, selon les quartiers. Une course en taxi pour une distance sensiblement égale à celle qui sépare la gare de l'Est du boulevard Saint-Michel vaut une quinzaine de francs.

Je m'étonne et je compatis sincèrement. Ah ! notre franc n'est donc pas si misérable qu'il en a l'air ! Tandis que nous déblayons ainsi le terrain, nous débouchons tout à coup sur le Corso. Le Corso de Budapest, c'est, sur le quai François-Joseph, une promenade de deux cents mètres, une étroite plate-forme d'asphalte entre les grands hôtels aux terrasses fleuries et les voies de tramways qui longent le bord du quai. C'est là que, vers quatre heures, jusqu'à dix ou onze heures, les Budapestois viennent s'asseoir ou se promener. Les Budapestoises surtout. Que d'élégan-

ces ! Claires et vaporeuses toilettes de voile ou de crêpe de Chine, bas de soie la plus fine, souliers de haute fantaisie. Y a-t-il à Budapest une femme tant soit peu coquette qui n'ait, avant tout, le souci de ses jambes et de ses pieds ?

Après la conversation que nous venons d'avoir, mon guide s'aperçoit que je suis incrédule. Une ville dans la gêne, Budapest ? Allons donc !

— Oui, me dit-il, la femme de Budapest adore la toilette. Il n'est pour elle de chose plus essentielle que de se montrer élégante. Tout ce raffinement que vous contemplez ici, sur le Corso, vous le retrouverez çà et là dans la ville. Nos femmes sont chic.

— Parfait ! Mais le pengo...

— Que voulez-vous ? Ce fut de tout temps ainsi chez nous. La Budapestoise est incapable de renoncer à ses robes.

— J'entends bien ; mais sans pengos...

— Ah ! l'on fait d'autres sacrifices...

J'ai vu ensuite des autochtones moins discrets. Ils n'ont pas été tendres pour leurs compatriotes féminines. Elles n'aiment point leur intérieur, m'a-t-on déclaré sans ambages. Dans les ménages modestes il y a une bonne pour faire l'ouvrage. La Budapestoise adore se promener. Il n'est pas rare de la voir au café, seule ou en compagnie d'une amie. Au printemps et en été, qui sont si chauds dans ces pays de l'Europe Centrale, c'est le Corso, ce sont les promenades de l'île Marguerite, les cafés du Bois de Ville, les distractions de l'Angol-Park, vaste foire d'attractions, qui l'attirent. La femme, paraît-il, ne travaille pas, ou peu, à Budapest. Bien Orientale en cela, elle aime à se laisser vivre et se complait en bavardages futiles, en conversations insignifiantes... L'hiver, elle va au patinage. Il y a à Budapest environ trente établissements réservés à ce sport élégant et facile. Des dancings aussi. En ce moment on

essaie de lancer la *Budapest*, une danse nouvelle agrémentée de pas de bourre hongrois et de charleston jambes tendues. Enfin il y a le jeu qui la passionne tellement que les autorités ont dû prendre des mesures pour en circonscrire les ravages...

Alors j'en suis revenu à mes pengos :

— La Budapestoise a donc de l'argent ?

— Son mari doit lui en donner.

— Il en possède toujours, lui ?

— Eh ! non ! Je vous ai dit que l'argent était rare à Budapest.

— Alors ?

— Eh bien ! cela s'arrange : on fait des dettes.

— Mais on ne peut pas toujours faire des dettes !

— Tant pis !

Je me garderai bien de jouer à l'Anglais de Calais avec sa femme rousse. Je résume simplement plusieurs conversations tenues avec des Budapestois, à vrai dire célibataires... Et puis il y a ceci : les suicides se comptaient, l'an dernier encore, par dizaines chaque semaine à Budapest. Il y a donc véritablement de la gêne dans cette ville. L'épidémie a ralenti ses ravages aujourd'hui. Sans doute nous n'allons pas conclure que dans la capitale hongroise les femmes flânent tandis que les hommes se suicident. Ce serait simpliste et paradoxal. Il faut admettre cependant qu'il y a du déséquilibre dans cette cité un peu folle, mais besogneuse.

Mais cela, après tout, est-il donc si spécial à Budapest ?

Je dis Budapest. C'est Pest seulement que je devrais dire. Buda, c'est tout autre chose. La vieille citadelle magyar, du haut de sa

rocher, contemple cette vie frémissante et inquiète, de sa sérénité millénaire. Buda, c'est la ville aux vieilles et simples maisons, la ville de toujours, qui a regardé croître dans la plaine, à ses pieds, et sans la comprendre, cette ville moderne de Pest qu'elle laisse à ses plaisirs et à son agitation. Ses rues paisibles et escarpées abritent, à l'ombre du palais royal et de l'église du Sacre, les vieilles familles de la ville, les fonctionnaires, les officiers. Mais elle s'est, elle aussi, considérablement agrandie. Ses faubourgs s'étendent maintenant très loin au bas du rocher. L'atmosphère y demeure calme, la vie plus intime. Cette rive droite du Danube, c'est un peu notre rive gauche de Paris, une rive gauche où l'on aurait placé, au bout, Neuilly, Passy et Auteuil.

Par Buda, Budapest sera peut-être un jour une ville d'eaux de premier ordre. C'est l'orgueil des Budapestois que ces sources radioactives, sulfureuses, minérales que le Danube fait généreusement surgir sur sa rive droite. Cela n'est pas encore organisé de façon très commerciale ; ce que l'on connaît surtout en Europe, c'est l'eau d'Hunyadi Janos, de purgative mémoire. Pest se serait sans doute mieux tirée de la publicité. Mais, en somme, Buda et Pest ne font qu'un. La municipalité vient de construire au pied du mont Gellert un luxueux hôtel qui revendique le qualificatif de thermal. Il dépasse en richesse et en confort tout ce qu'on peut imaginer à Pest et dans bien d'autres grandes villes. Derrière l'hôtel la piscine est en construction.

— Cette piscine, me dit l'architecte en me conduisant à travers le chantier où pousse le ciment armé, aura des vagues, grâce à ces tuyaux d'air comprimé qui débouchent dans le fond et agiteront l'eau perpétuellement et artificiellement. Les vagues sont excellentes, toniques et vivifiantes. C'est, je crois, une véritable innovation.

Budapest va donc convier les étrangers aux joies de ses cures thermales. Le Budapestois a foi dans ses eaux. Il les déguste en pleine rue, dans des établissements populaires.

— Venez, me dit mon compagnon, nous allons prendre un verre de cette source.

— Quelle est sa propriété ?

— Eh ! elle est bonne pour la santé. On ne peut pas passer ici sans entrer et boire. C'est fameux pour les reins, l'estomac, le foie, l'intestin...

Je n'ai jamais douté des qualités merveilleuses des eaux en général, ni de leur éclectisme thérapeutique. Celle où nous puisons est sulfureuse. L'on ne saurait, à distance, s'y méprendre.

— N'est-elle pas recommandée pour la gorge ? fis-je avec complaisance.

— Oh ! oui, pour la gorge. Pour tout... Pour le rein... Pour l'estomac... Pour...

Quand Budapest sera ville d'eaux tout à fait, qu'elle fera de la cure sur une grande échelle, elle aura peut-être éduqué le prosélytisme de ses propagandistes bénévoles et spécifié plus scientifiquement les mérites qui déclenchent un enthousiasme si confiant. Budapest sera d'ailleurs ville de cure complète. L'île Marguerite a aussi ses eaux, ses bains de soleil, voire ses bains de boue. Il faudra bien qu'un jour toute l'Europe Centrale finisse par entendre raison.

◆ ◆

Budapest aime les sports. Le patinage et l'escrime, le sabre surtout, y sont de fondation. Et les Français sont payés pour savoir à quel degré de perfectionnement le football y est parvenu. J'ai vu là-bas le plus bel écrasement d'une équipe française qu'il m'ait jamais été donné de contempler. Trente mille personnes regardaient cela avec un mutisme courtois. Le tennis et la course à pied font tous les jours de nouvelles recrues. Pour l'intérêt qu'il témoigne à ces jeux, l'archiduc Joseph jouit dans les milieux sportifs d'une grande popularité.

Le théâtre est très en honneur dans la capitale hongroise, mais aussi et surtout le cinéma. La ville compte environ 300 salles. Sur ce nombre, 250 sont la propriété des Américains. On s'explique que le film yankee soit particulièrement goûté. Aucun peuple n'a, comme les Américains, réussi à organiser le cinéma en industrie d'exportation et de propagande. Les films allemands, italiens et français viennent loin derrière les productions américaines.

La clientèle du théâtre se partage en trois sortes de publics bien distincts : celui de l'opéra, celui de la grand comédie, celui du vaudeville ou de l'opérette. Il y a deux opéras à Pest : l'opéra national et l'opéra populaire. Le premier ne saurait être comparé à celui de Vienne, ni par ses proportions, ni par la qualité de sa troupe. Mais, à ce dernier point de vue, quel Opéra au monde peut actuellement rivaliser avec celui de Vienne ? On y donne tour à tour des œuvres allemandes, françaises ou italiennes. Wagner n'y est cependant pas, comme à Vienne, l'objet d'un culte enthousiaste et prépondérant.

Le Théâtre National joue très souvent les classiques français. Molière y est particulièrement aimé et l'on a donné, l'an dernier, en son honneur, une série de représentations de gala qui remportèrent un vif succès.

Quant à l'opérette, elle a conservé un caractère nettement national. L'influence américaine ne semble pas s'être exercée jusqu'ici dans ce domaine d'une manière sensible.

A tout hasard, j'ai demandé à l'un de mes guides :

— Avez-vous des cabarets satiriques ?

— Ma foi, non ! Ou si peu...

— Je m'en doutais. Vous êtes, n'est-ce pas,

LA VIEILLE DAME. — Je me réveille : j'ai l'ouïe très fine. J'entends un frôlement, une respiration, une présence...

LA DAME SUD-AMÉRICAINE, pantelante. — Oh, grand Dieu, je serais mourrue !...

— LA VIEILLE DAME. — Je me dresse ; j'allume ; je vois une forme qui se dissimulait dans les rideaux de ma fenêtre... Ce bandit avait dû rester, caché dans l'appartement, que j'avais pourtant parcouru ainsi que chaque soir, avant de me mettre au lit...

LE CONCIERGE, au cambrioleur. — Où étais-tu caché, crapule ?

LE CAMBRIOLEUR. — Dans le placard de l'office.

LE CONCIERGE. — Et comment que tu étais entré ?

Le cambrioleur ne répond pas.

LE MARI DE LA JEUNE FEMME BLONDE. — Il avait dû entrer par l'escalier de service avec une fausse clef.

LE CONCIERGE. — Je parie que c'est une bonne renvoyée qui lui a indiqué le coup. (Regardant avec attention le cambrioleur) : Mais je te reconnais, à présent ! c'est toi qui fréquentais cette petite roulure de Maria !...

LE CAMBRIOLEUR. — C'est-il parce qu'elle a pas voulu coucher avec toi que tu l'appelles roulure ?

LE CONCIERGE. — Tais-toi, crapule.

LA VIEILLE DAME. — Ce misérable s'est alors précipité sur moi...

LE CAMBRIOLEUR. — C'est pas vrai, c'est vous qui m'avez sauté dessus en gueulant. Moi je cherchais qu'à m'esbigner, mais je retrouvais plus le côté de la cuisine et pis ma sacrée lampe électrique elle s'est détraquée, alors c'est pour ça que j'ai fait du boucan... Et c'est vous qui m'a sauté dessus que je dis... J'ai pas de veine d'être tombé sur un numéro comme vous... Les vieilles, en général, ça a le trac...

LE SUD-AMÉRICAIN. — Taisez-vous, crapule !

LE VIEUX MONSIEUR. — Et ce bandit ne vous a rien volé, Madame ?

LA VIEILLE DAME. — Non, il n'en a pas eu le temps. Tout à l'heure j'ai vérifié...

LE CAMBRIOLEUR. — On peut me fouiller...

LE CONCIERGE. — C'est ce que la police va faire quand elle sera là, ce qui sera bientôt à présent. Tiens, Eugénie, on frappe en bas. Descends voir.

LE CAMBRIOLEUR. — Et si vous trouvez que c'est malin de vous mettre comme ça toute une maison contre un pauvre type...

La porte d'entrée de la maison s'ouvre. On entend des voix. La concierge, qui est descendue à l'injonction de son mari, reparait avec trois agents en uniforme, dont un brigadier. Ils empoignent immédiatement le cambrioleur. Celui-ci ne leur oppose pas la moindre résistance. Il paraît plutôt satisfait de leur intervention. Le Sud-Américain et le concierge rengainent leurs revolvers.

LE CAMBRIOLEUR au brigadier. — C'est pas trop tôt que vous soyez ici... Ces fourreaux là, avec leurs rigolos, j'étais pas rassuré.

LE BRIGADIER. — Je ne te demande pas ton avis. Alors, voyons messieurs, dames, e voudrais savoir le détail.

Tout le monde parle à la fois avec surexcitation, surtout les Sud-Américains qui

ázinyomda 1923